

apologues d'un lyrisme souverain, revit toute la grâce antique et Socrate lui-même n'enseigna jamais de façon plus merveilleuse.

Disons-nous qu'Han Ryner s'est affirmé, avec une maîtrise presque égale, causeur, conférencier, polémiste, auteur dramatique ? Cela pourrait nous entraîner fort loin. Mentionnons seulement que Jusqu'à l'Âme représenté en 1900 à « L'Hexagramme » Les Esclaves, et Vive le Roi peuvent compter parmi les meilleures pièces contemporaines du théâtre d'idées et peuvent soutenir la comparaison avec telles œuvres de Villiers ou de François de Curel.

Han Ryner n'a pas négligé par ailleurs d'exposer directement sa pensée en quelques opuscules restés célèbres ! Petit Manuel Individualiste, Le Subjectivisme et les fragments parus de La Sagesse qui rit.

Dans son dernier ouvrage, Les Pacifiques, Han Ryner retourne vers la veine romanesque qu'il semblait avoir délaissée depuis L'Homme-Fourmi. Il met en scène une humanité hypothétique, celle de l'Atlantide et nous la montre finalement dédaigneuse de tout vain apparat de puissance, préférant pour toujours l'harmonie à la force violente, la beauté à la richesse, le rythme à la quantité.

Quelle conclusion plus belle et plus significative aurions nous pu choisir pour cette étude, en face de l'actualité ?

LA NEUVILLE-Vault, MAI 1918.

PHILÉAS LEBESGUE

LES LIVRES.

Essai d'expansion d'une Esthétique : * — Réunis sous ce titre les trois conférences faites en 1910, à Rouen, par M.M. Philéas Lebesgue, H.-M. Gossez et Henri Strentz sur Walt Whitman, le vers libre et P. N. Roinard nous donnent l'impression d'une claire intelligence amoureusement tournée vers la Beauté.

Philéas Lebesgue nous montre le poète de Manhattan pareil à ces vieux chênes des forêts américaines sur l'Ancien et le Nouveau Monde étendant leurs bras puissants. « Je l'écoute, dit-il, et sa voix grave, héroïque, religieuse, m'évoque ces premiers Aryas, ancêtres de la race, qui invoquaient les forces suprêmes en face du Feu rédempteur, et se vantaient de créer les dieux au souffle de leur verbe inspiré. Ce que chante Whitman, ce sont les Védas nouvelles ». Il y a, en effet, quelque chose de religieusement grave, un son ample cadencé, un amour énorme poussé de son pays à toute la terre, dans ces larges poèmes du grand poète d'Amérique dont le cerveau vibrait en même temps au passage des trains électriques sur les ponts des Galles du Nord et au cri du pêcheur de sardines dans son canot sur la mer de Sulu. On peut tout de même ne pas suivre Lebesgue lorsqu'il croit rencontrer en Whitman un Normand. N'est il pas plus vraisemblablement un Américain véritable, un authentique enraciné du Nouveau Monde, la plus synthétique expression du Poète moderne ? S'il chante les Védas, ce sont en effet, celles de la civilisation nouvelle, une Religion éclectique, la Science d'aujourd'hui. A-t-on assez vu l'influence qu'il exerce encore sur les poètes de France : Suarès et Paul Claudel, et en général sur l'évolution de la Pensée ?

M. A.-M. Gossez, qui est né à Lille, et a écrit les « Poètes du Nord » a intitulé sa conférence « Le Dynamisme poétique ». Le dynamisme en poésie, c'est la marche en avant, une poésie de mouvement qui succède à ce que Gossez appelle le statisme, qui serait la Poésie du passé. Tout le mouvement actuel dont Vildrac et Duhamel, Jules Romains, et Ghéon semblent les meilleurs pionniers est soigneusement exposé et confronté avec originalité à la cosmogonie

* Aux Editions de La Provence, MCMXI. Le Havre.

générale, «du système solaire à l'atome». Il y a toutefois une distinction faite entre la poésie et l'Art qui étonne. Quant à ne désirer connaître les règles que pour les maltraiter, c'est peut-être un peu excessif cette poésie à rebours. En somme M. Gossez n'est pas un conférencier ordinaire pérorant pour le plaisir des belles au bord d'un verre d'eau sucrée. Non. Il y a dans ces pages quelques idées très personnelles dont on suit avec intérêt le développement et les noms du moyenâgeux Aloysius Bertrand, du romantique Gérard de Nerval, du doux Paul Fort, du champêtre Francis Jammes, ceux de Baudelaire, de Verlaine et de Verhaeren, d'Henri de Régnier et de Vielé-Griffin font plaisir à rencontrer. Il faut féliciter A.-M. Gossez pour cette sérieuse étude.

La troisième conférence d'Henri Strentz nous présente le poète Paul Napoléon Roinard qui élevé au lycée de Rouen possède avec Flaubert plus d'un trait commun. De Normandie il vient à Paris, s'installer au sommet de Belleville «contempler mélancoliquement les tragiques soirs qui saignent sur la ville». C'est un nerveux poète que Roinard dont «La Mort du Rêve» parut au Mercure. Il tient de Baudelaire par le fonds et de Verhaeren par la forme pour sa pitié des choses, sa révolte de l'Homme et son exaltation vers l'Infini.

J'ai vu l'Été d'azur se barbeler de mouches,
Des lacs couvrir la peste avec des airs très doux,
Des beaux rires tout prêts à mordre au bord des bouches,
J'ai vu les blés rongés par les charoncles louches,
Par la calandre noire et le charançon roux.

En somme un fier lyrique qui a aussi monté, sur la scène du théâtre de Paul Fort une adaptation du «Cantique des Cantiques», qui échoua malgré les excès des vaporisateurs de la salle, et qui a écrit «Les Miroirs» ce drame si hautement loué par Paul Adam.

Henri Strentz termine sa conférence par un beau poème de Roinard saluant sa terre normande du même amour que Flaubert lui portait, Flaubert qui retrouvait Yonville d'Alexandrie en Palestine.

Il est heureux que leurs auteurs aient songé à les réunir sous un même titre, ces trois conférences éprises d'un égal souci d'Art, afin que les puisse lire ceux, qui, comme nous, n'eurent par l'avantage de les entendre.

ALEXANDRIE.

Idéals politiques : *—Ceux qui suivent la vie de la pensée occidentale et les fluctuations de son évolution, connaissent certainement, au moins de nom, le professeur Bertrand Russell, sa haute indépendance d'idées. Aussi je ne dirai rien de l'homme, j'essaierai simplement de dégager de la «substantifique» brochure quelques aperçus propres à réconforter ceux qui désespèrent de l'avenir de l'humanité. (Que l'on me pardonne d'employer cette expression).

«Dans les jours sombres, les hommes ont besoin d'une foi claire, d'un espoir bien fondé et, en conséquence, de ce calme courage qui ne s'arrête pas aux misères du chemin», tels sont les premiers mots de la conférence intitulée «Idéals politiques» et qui montrent la pénétration psychologique profonde de l'auteur. En effet, que manque-t-il à la majorité des hommes ou du moins des créatures qui portent ce nom : La croyance en un idéal qui les dépasse, l'espérance de s'en rapprocher, ce qui peut encore se traduire par l'effort pour le rendre plus inaccessible encore. En effet, à mesure que nous progressons mentalement, notre idéal s'élève aussi. Bertrand Russell, dont je suis très loin d'analyser la conférence,

* Bertrand Russell : *Idéals politiques*. Traduit de l'anglais par Roger Levy. Librairie d'action d'art de la gilde «Les Forgerons»